



Armand Frémont

La Région, espace vécu

Il y a trente-cinq ans, lors de la première édition de ce livre, il était devenu difficile de définir la région, alors que la géographie française s'émancipait à peine de ses schémas classiques et de ses visions euro-péo-centristes. Il fallait trouver de nouveaux repères en inversant les perspectives habituelles et en donnant un nouveau sens à cette notion : la région, espace vécu, vue des hommes, espace intermédiaire entre les lieux de l'immédiateté quotidienne et les territoires plus lointains, entre l'ici qui retient et Tailleurs qui appelle. Aujourd'hui, au temps de la mondialisation et des métropoles, la région se révèle encore moins aisément identifiable. Pour autant, dans tous les domaines de la vie, l'exigence demeure d'une entité intermédiaire entre l'enfermement local des citoyens et la puissance supérieure des États et du système Monde. C'est la condition d'une démocratie renouvelée. Plus que jamais la région doit être mieux comprise. Tel est le sens de cette nouvelle édition.

Champs (n° 805) - Champs histoire
Paru le 14/01/2009

290 pages - 108 x 177 mm - Poche - Format poche - EAN : 9782081218727 -
ISBN : 9782081218727



EAN : 9782849908051

FEUILLETER

PAR LA FORCE DES ARBRES

Édouard Cortès

Date de parution : 21/10/2020

Collection : Documents

Nombre de pages : 176

Présentation :

Après un coup de tonnerre du destin, Édouard Cortès choisit de se réfugier au sommet d'un chêne, de prendre de la hauteur sur sa vie et notre époque effrénée.

À presque quarante ans, il embrasse femme et enfants, supprime ses comptes sur les réseaux sociaux et s'enfonce dans une forêt du Périgord pour un voyage immobile. Là, dans une cabane construite de ses mains, il accomplit son rêve d'enfant : s'enforester, rompre avec ses chaînes, se transformer avec le chêne, boire à la sève des rameaux.

Ce printemps en altitude et dans le silence des bois offre une lecture de la nature qui ne se trouve dans aucun guide ou encyclopédie. Le chêne si calme abrite un cabinet de curiosités et accorde pendant trois mois à l'homme perché une rêverie sous les houppiers et les étoiles. Il faut savoir parfois contempler une colonie de fourmis savourant le miellat, écouter un geai ou un couple de mésanges bleues, observer à la loupe des champignons et des lichens pour comprendre le tragique et la poésie de notre humanité.

Afin de renouer avec l'enchantement et la clarté, l'homme-arbre doit couper certaines branches, s'alléger et se laisser traverser par la vie sauvage avec le stoïcisme du chêne.

Capture d'écran de la présentation du livre sur le site de l'éditeur

<https://editionsdesequateurs.fr/livre/Par-la-force-des-arbres/82>

Extraits d'une interview d'Edouard Cortès, en juillet 2021

Édouard CORTÈS.- Le point de départ, c'est une rupture avec le monde et avec moi-même. J'ai été berger et agriculteur pendant sept ans, et j'ai vécu l'échec. J'ai découvert la vérité dite par Houellebecq dans *Sérotonine* «*ce qui se passe en ce moment avec l'agriculture en France, c'est un énorme plan social*». Au-delà de ça, c'est un chagrin de vie, une crise de confiance, un peu comme dans l'incipit de l'Enfer de Dante : «*Au milieu du chemin de notre vie, ayant quitté le chemin droit, je me trouvai dans une forêt obscure.*»

J'ai cherché ce qui pourrait me réconcilier avec la vie, et je me suis tourné naturellement vers ce que j'aimais: l'arbre, la forêt. Perché entre quatre branches, comme le hussard sur le toit fuyant les maux du monde, j'ai essayé de prendre un peu de hauteur. Ce fut un royaume intérieur, une thébaïde salutaire pour retrouver le goût de l'enfance. La cabane y est intrinsèquement liée, à la fois soif de l'aventure et refuge à l'écart des hommes. Le chêne a été pour moi un compagnon rare dans ma mélancolie.

Pour dans *Le recours aux forêts* d'Ernst Junger ou *Walden ou la vie des bois* de Thoreau, la forêt est présentée comme une échappatoire à la vie moderne. Est-ce le cas pour vous aussi ?

Oui, parfaitement. Je m'inscris dans cette vague de gens qui par réaction, tout d'un coup ne supportent plus le bruit et la laideur du monde, et ont besoin d'aller respirer ailleurs. Cet ailleurs n'étant pas forcément lointain. Je crie «aux arbres» comme autrefois on criait «au donjon» pour se réfugier. Il y a dans la postmodernité une agression des sens permanente, et nous avons à portée de main de quoi être apaisé: observer les canopées dans les lueurs de l'automne ou du printemps sera toujours préférable qu'errer dans les saisons d'une série Netflix. Le végétal plutôt que le digital.

<https://www.lefigaro.fr/vox/societe/edouard-cortes-les-forets-sont-des-lieux-de-consolation-et-de-rejouissance-20210723>

Le Figaro, 23 juillet 2021

Mathis Stock, *L'habiter comme pratique des lieux géographiques*, Espaces Temps, 2004

Extraits de l'introduction

De quelles manières les individus pratiquent-ils ces différents lieux ? Quelles sont les significations des lieux ainsi pratiqués ? Quels sont les lieux choisis, investis comme référents pour l'identité des êtres humains ? Bref, comment les individus habitent-ils dans un contexte de mobilité géographique accrue ?

(...)

La question de l'habiter est donc fondamentalement une question de pratiques, associées aux représentations, valeurs, symboles, imaginaires qui ont pour référent les lieux géographiques. Elle gagne en importance dans une société qui donne une valeur accrue à la mobilité géographique et qui, de ce fait, ouvre le champ des possibles concernant les lieux géographiques.

Doc. 1a – Le bois de Vincennes (texte)

À la marge de Paris, enclave dans le Val-de-Marne, les 995 hectares du bois de Vincennes en font un espace refuge depuis plusieurs décennies pour de nombreuses personnes qui s'installent dans des tentes et cabanes : presque 300 en été, moitié moins en hiver. Si son hospitalité a longtemps contrebalancé les dynamiques d'expulsion des centres-villes, elle est néanmoins aujourd'hui menacée par des interventions policières et la mise en place de politiques publiques de plus en plus restrictives. À mi-chemin entre les « bidonvilles » très médiatisés et les situations plus isolées de personnes vivant dans des espaces publics parisiens plus urbains (tentes ou cabanes dans des rues, sous des ponts, dans des interstices), le bois de Vincennes est un exemple d'espace central qui loge, à l'écart des sentiers, à l'abri des regards, ceux dont la ville ne veut plus. Cette tradition et cette capacité d'accueil induisent une communauté d'expérience (« vivre au bois ») qui justifie l'enquête ethnographique. Cette dernière a permis d'accéder aux différentes facettes de leur quotidien et de comprendre comment le rapport à l'espace tel qu'il existe chez les personnes à la rue s'en trouve transformé, reconfiguré : en se constituant un lieu offrant les qualités du chez-soi, lieu privilégié de l'intimité et de l'ancrage spatial, les habitants ont pu renouer avec l'habiter dans la multiplicité de ses dimensions.

(...).

Autre contrainte particulièrement pénible en hiver, la « corvée de l'eau » nécessite une certaine organisation puisque la quasi-totalité des fontaines du bois sont fermées à partir du mois de novembre et jusqu'à la mi-avril. Les habitants doivent donc aller à l'une des trois fontaines restées ouvertes s'ils habitent à proximité, se rendre la nuit tombée pour ne pas être vus au robinet d'un local à poubelle d'un immeuble, s'approvisionner auprès d'un fleuriste compréhensif ou encore acheter des bidons d'eau. Avec le temps, ce sont des formes d'organisation qui se développent par apprentissage afin de s'adapter à l'environnement du bois : y habiter, c'est en effet habiter dans un contexte d'adversité qui nécessite des capacités importantes. Les habitants sont amenés à déployer de nombreuses compétences, à faire preuve de débrouillardise, de créativité et d'invention pour *survivre* mais aussi *bien vivre* dans ces conditions difficiles (...). Car si ces contraintes pèsent sur le quotidien, il faut aussi reconnaître que tentes et cabanes offrent des possibilités qui contrastent fortement avec l'extrême précarité de la rue décrite dans la littérature. Elles sont appréciées et valorisées par les habitants, souvent en regard de leurs trajectoires passées.

Gaspard Lion, « En quête de chez-soi. Le bois de Vincennes, un espace habitable ? », *Annales de géographie* 2014/3 (n° 697)

<https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2014-3-page-956.htm>

Doc. 1b – Le bois de Vincennes : photographies
@Gaspard Lion, 2010, 2012 et 2015

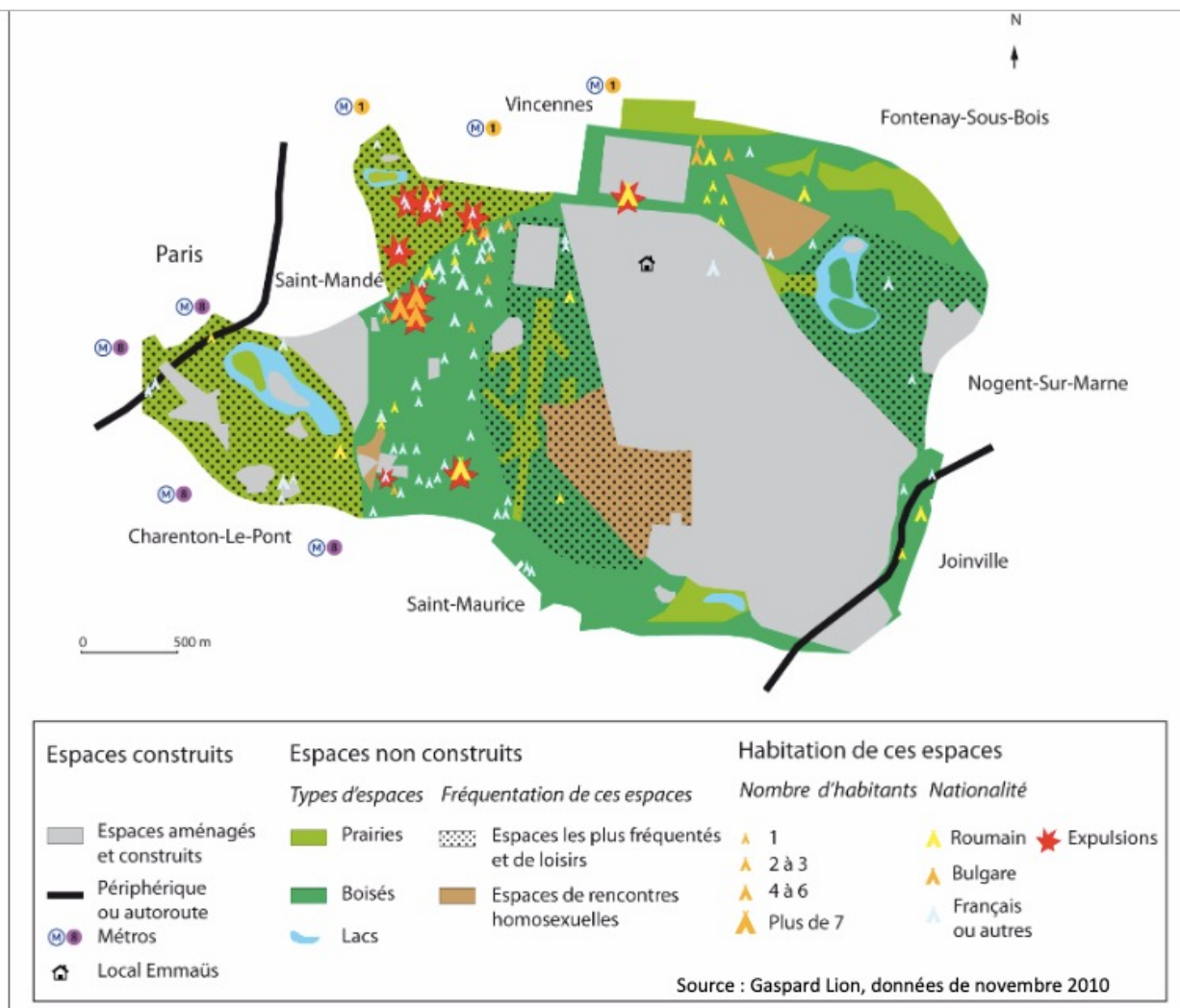


Fig. 2 La cabane de Thomas (G. Lion, 2012).



Fig. 3 La « chambre » de François (G. Lion, 2010).





Carte 1 – Les espaces habités du bois de Vincennes

Réalisation : Gaspard Lion, 2010

Source :

https://www.caf.fr/sites/default/files/medias/cnaf/Nous_connaitre/Recherche_et_statistiques/Dossiers%20d%27C3%A9tudes/2013_DE_159_%201erprix.pdf



Carte 2 – Les espaces habités du bois de Vincennes

Réalisation : Etienne Grésillon

Source : Jean-Paul Amata, Etienne Grésillon et Océane Kneur, « **La forêt du bois de Vincennes : une marge paysagère dans l'agglomération parisienne comme marge de manœuvre pour les SDF ?** »

In ***Marginalisations, résistances et innovations dans les franges périurbaines***

Sékolène Darly, Véronique Fourault-Cauët, Richard Raymond, Presses Universitaires de Rennes, 2020

Chapitre en ligne ici :

<https://books.openedition.org/pur/143670>

Geneviève MICHON, *Habiter la forêt tropicale au XXI^{ème} siècle*, pp. 57-58

Les « peuples de la forêt » : de qui parle-t-on ?

Qui sont les habitants des forêts tropicales en ce début de XXI^e siècle ? Que deviennent-ils alors que les massifs forestiers s'amenuisent de jour en jour, que les hommes, les produits, les capitaux et les idées circulent d'un bout à l'autre de la planète à un rythme de plus en plus rapide, et que les bouleversements liés au changement climatique se font déjà ressentir ?

Dénombrer : l'inextricable forêt des chiffres

Les statistiques sur le nombre de personnes concernées par l'appellation de « populations forestières » sont très variables d'une source à l'autre, en grande partie parce qu'il est difficile de définir avec certitude ce que recouvre cette appellation.

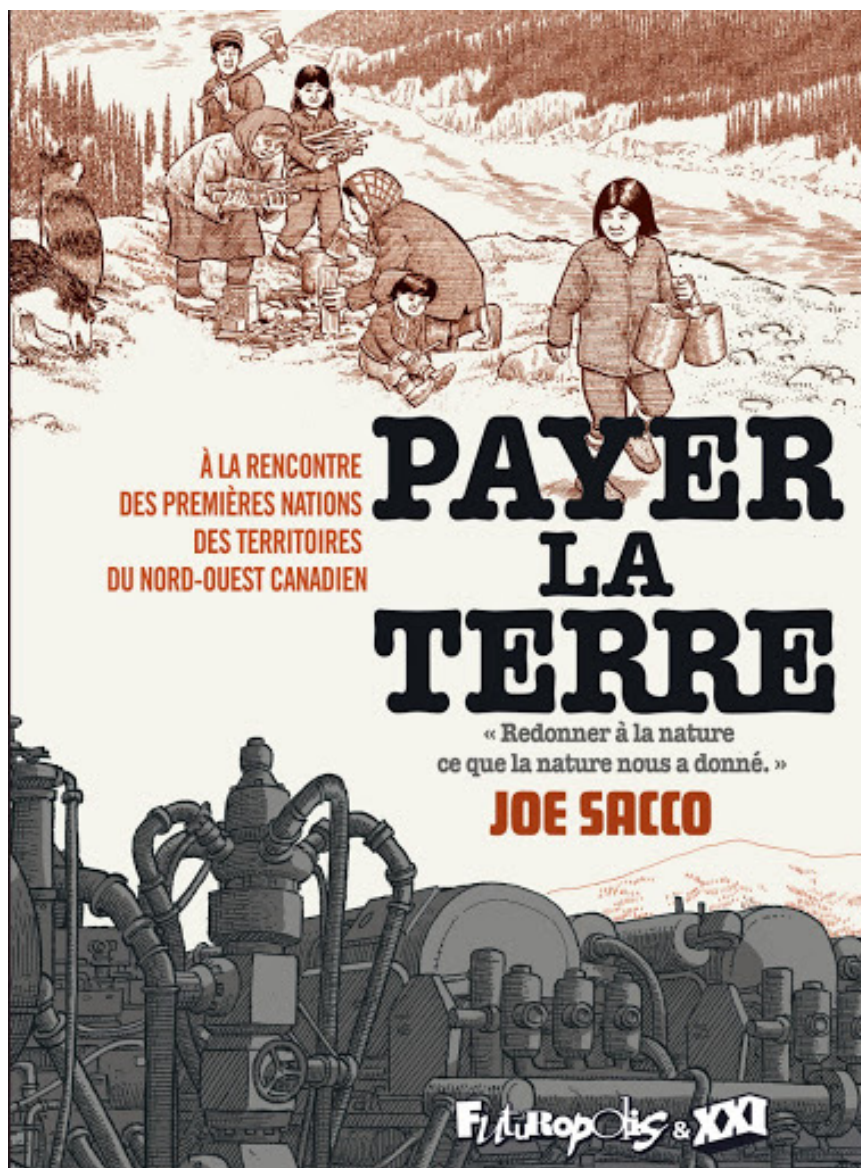
S'agit-il uniquement des peuples de chasseurs-cueilleurs, qui tirent essentiellement leur subsistance, comme leur nom l'indique, de la pêche, de la chasse et de la collecte de produits forestiers ? On trouve ici les Pygmées d'Afrique, certaines populations d'Amazonie, les Punan de Bornéo, les Negritos de Malaisie. Ces peuples sont sans doute les plus connus car les plus médiatisés, mais ce sont aussi les moins nombreux : on en dénombre à peine quelques dizaines de milliers de personnes pour toute la zone tropicale.

S'agit-il, plus largement, de populations qui tirent leur économie domestique des ressources forestières, que ce soit à travers la chasse et la cueillette, l'agriculture sur abattis-brûlis ou différentes formes d'agroforesterie (60 à plus de 300 millions de personnes selon les sources, 350 millions d'après les chiffres de la Banque mondiale de 2009).

Ou encore de toutes les personnes qui dépendent à un degré plus ou moins fort de la forêt pour leur alimentation et leurs revenus, c'est-à-dire aussi bien les agriculteurs forestiers que les salariés des exploitations forestières (plus de 1,6 milliard de personnes dans le monde, selon la même source) ?

Selon que l'on opte pour l'une ou l'autre de ces façons de catégoriser, essentiellement basées sur des critères faisant référence aux modes de vie, les chiffres fluctuent de 1 à 20. Ces estimations se compliquent encore selon que l'on s'intéresse uniquement aux populations qualifiées d'autochtones¹ comme les Amérindiens, les ethnies Dayak de Bornéo, ou les Papous de Nouvelle-Guinée ou, plus largement, aux « nouveaux venus », c'est-à-dire aux colons et aux migrants plus ou moins récemment installés sur les terres forestières. Par exemple, on recense 240 tribus amérindiennes « autochtones » en Amazonie brésilienne, ce qui représente environ 900 000 personnes selon l'ONG Survival International, mais on y dénombre environ 3 millions de caboclos, populations métissées installées au bord des fleuves et pratiquant une horticulture de subsistance dans les massifs forestiers. Il faut encore y ajouter tous les migrants (non dénombrés à ce jour) venus d'autres régions du pays à la recherche de terres et attirés dans les espaces forestiers par les politiques de développement (soutien à la culture du soja) et les dynamiques du marché mondialisé (élevage en forêt pour la production de viande de bœuf).

Dans le cadre de cet ouvrage, nous nous intéressons principalement aux populations qui dépendent encore dans une large mesure de la forêt pour l'obtention de leur nourriture quotidienne, de leurs matériaux, de leurs revenus et de leur reproduction sociale. Cette dépendance met en jeu à la fois des pratiques qui associent chasse, pêche, cueillette, collectes commerciales (ou extractivisme), agriculture sur abattis-brûlis, arboriculture et agriculture permanente, et divers systèmes de droits et d'institutions complexes.



Joe Sacco, *Payer la terre*, éditions Futuropolis et XXI, 2020

Une interview de Joe Sacco à écouter ici, à l'occasion de la sortie de *Payer la terre*, en 2020 :

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-rayon-bd/joe-sacco-au-coeur-des-terres-fracturees-5276126>

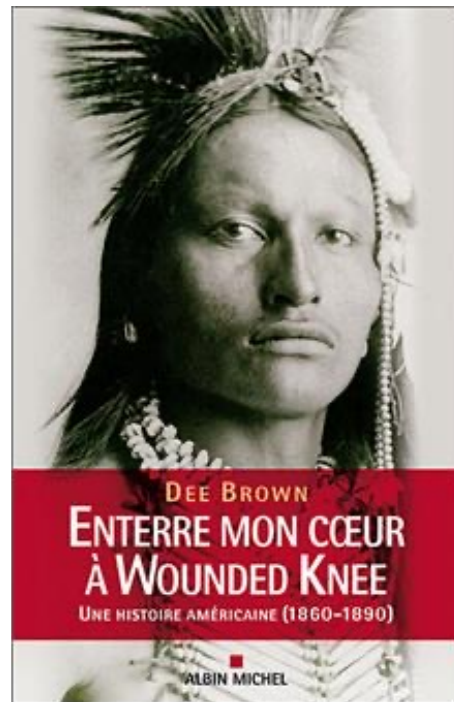
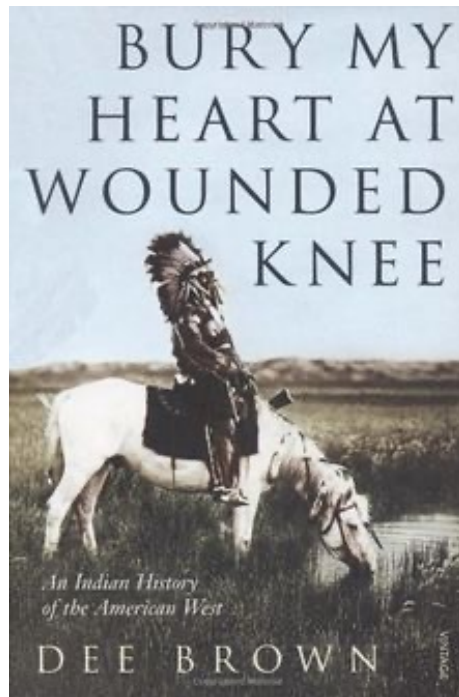


Joe Sacco, en 2014

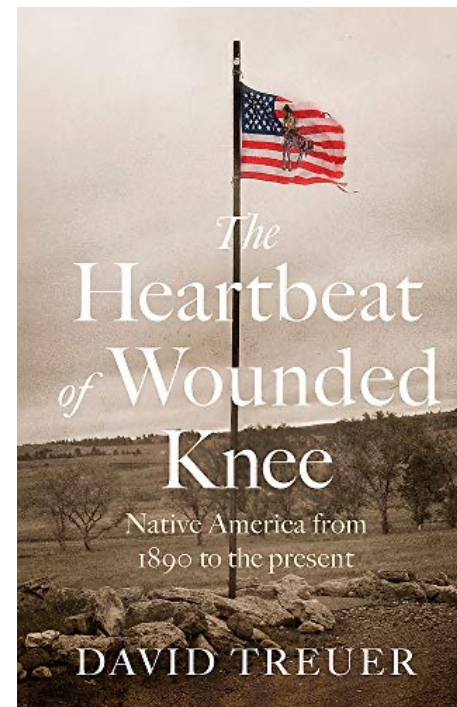
Inauguration d'une fresque sur la Grande Guerre
Gare Montparnasse

Une interview de David Treuer à écouter ici (en anglais) : <https://geographie-lechat.fr/2022/03/15/une-interview-de-david-treuer/>

Dee Brown, 1970

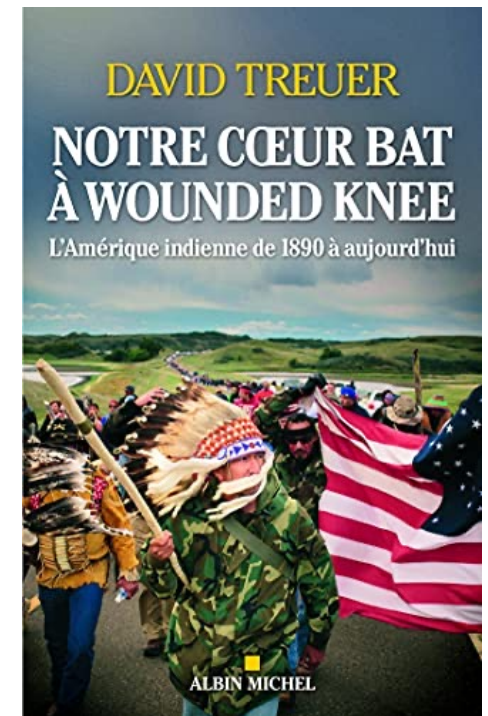


David Treuer, 2019



2021 pour l'édition française

La photographie de couverture a été prise lors des manifestations à Standing Rock contre l'oléoduc Dakota Access.



Samuel Depraz, *Habiter des espaces de faibles densités : impensés et richesses des « vides »*,

Géococonfluences, 2020

Extraits de la **conclusion** :

- **La basse densité est pleinement habitée, au sens des pratiques et des représentations culturelles des sociétés locales qui la parcourent depuis des générations. Il s'y trouve autant de diversité et de formes de luttes sociales qu'ailleurs, la dispersion des hommes et la distance n'étant qu'une modalité particulière de structuration de ces territoires, tous très investis socialement.**
- **Des territoires pauvres, à l'écart du développement ?** C'est de moins en moins vrai, pour autant que cela l'ait seulement été : ces marges sont en réalité largement convoitées et appropriées, du fait de leurs ressources en constant renouvellement, même si les disparités sociales y sont bien vives et que toutes les personnes ne profitent pas des ressources qui s'y trouvent – d'où des situations de précarité et de révolte dont témoigne notamment l'Outre-mer français.
- **Des territoires flous, hybrides et ouverts ?** Certainement. C'est même de la dispersion des ressources, et de leur caractère finalement très sporadique que naissent les circulations, les échanges – mais aussi des tensions récurrentes, voire des violences structurelles, réactivées dans une renégociation permanente des circulations économiques et humaines dans les marges.
- **Les territoires de la basse densité sont ainsi très révélateurs du fonctionnement universel des sociétés humaines. Ils ne sont ni plus sauvages, ni plus apaisés qu'ailleurs** : on y trouve aussi de la violence, des ségrégations socio-spatiales et des luttes pour l'appropriation territoriale des ressources. Ces territoires interrogent aussi, en creux, la norme économique des centres d'impulsion internationaux et l'hégémonie des lieux de haute densité (métropoles, grands bassins industriels et touristiques), du fait de leurs logiques de fonctionnement « autres ». **Ainsi la basse densité, aux marges de l'œkoumène – mais nullement en-dehors – est un miroir nécessaire à la compréhension du fonctionnement du monde contemporain.**